

Les cafés de Habâ : deuxième partie

Dans ce numéro :

Le saviez-vous, l'hôtel Maubaq a connu trois emplacements différents dans le village ?

Où se situait la pisciculture Maubaq ?

Comment s'appelait le champion de boxe qui tenait le café le Tropicana ?

Pourquoi une des filles Harmel du café de la Gare fut-elle décorée par les Américains ?

Nous poursuivons notre inventaire des cafés en parcourant les autres rues du village. Dans le précédent numéro, nous avons vu à quel point ils pouvaient être importants dans les rues Emile Baudrux, de Luxembourg et de Neufchâteau, mais les autres rues du village n'étaient pas en reste.

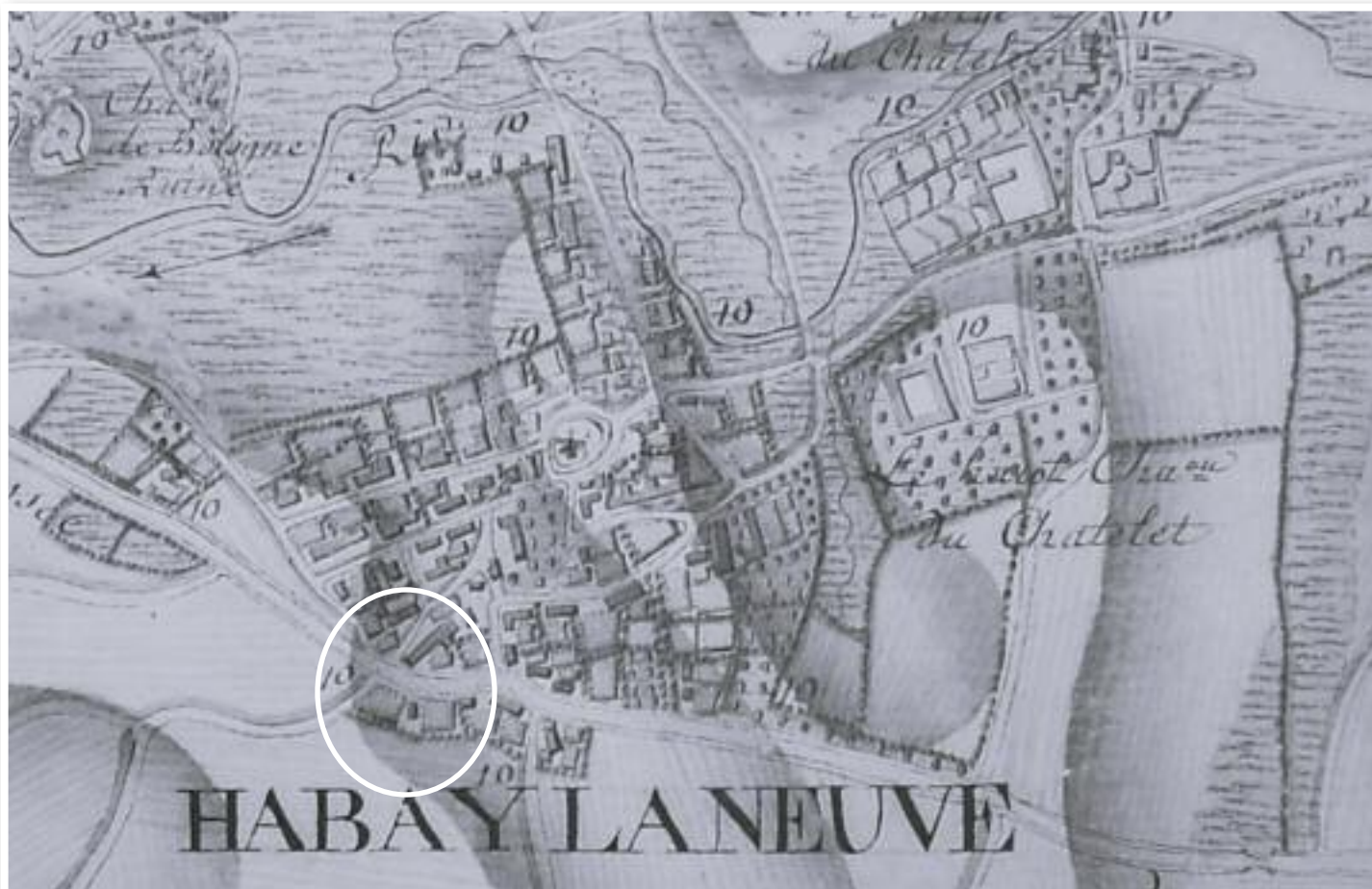
Le café était très fréquenté parce que c'était un lieu convivial, à fonction sociale, nous l'avons aussi évoqué et lorsque nous observons les documents administratifs, les journaux publicitaires, nous constatons qu'ils se sont réduits en nombre au fur et à mesure de l'individualisation de notre société. L'arrivée des écrans, de la télévision à l'ordinateur, du home cinéma à Net-

flix ont largement favorisé le cocooning ou le repli sur soi. La diminution du nombre de cafés est donc un élément révélateur de l'évolution de notre société.

Dans la liste des commerces de 1963, sont encore cités
Pour les dépositaires de Brasserie :
Louis Albert, rue de la Colline
Albert Thibert, rue de la Chapelle
Jean-Baptiste Wauthier rue Emile Baudrux.

Ci-dessous, vue de la rue de la Gare et de l'Hôtel Maubaq vers 1910. Comme nous allons le voir, la maison primitive appartenant à la famille Antoine va être transformée et agrandie pour abriter le plus grand hôtel que notre village ait connu.





Ci-dessous, carte dite de Ferraris, régime autrichien, dans le cercle on peut voir ce qui va devenir la grand-place du village traversée par la route édifée à cette époque et dite Marie-Thérèse du nom de l'impératrice. Elle reliait Arlon à Ostende par Namur et on peut la comparer à une vraie autoroute. Il était logique que des hôtels-restaurants cherchent à s'implanter le long de son parcours. Ci-dessous notre village vers 1828, sur la future place on voit l'étang dit «étang Maubacq» qui deviendra le futur bassin bordé de pierres bleues (page 3). L'hôtel Maubacq est construit mais se trouve sur une autre feuille du cadastre, nous la reproduisons dans le cartouche en noir, qui permet de voir les deux parties : 1, celle détruite pour la construction du parc Vidrequin et 2 l'autre toujours présente aujourd'hui.





Pour les cafés et autres salles de réunion :

- Jules Copus, place de l'Eglise
- Raymond Remy, rue de l'Eglise
- René Remy, rue du Moulin
- Gustave Sanem, rue de Luxembourg
- André Theisman, rue Emile Baudrux
- Robert Zigrand, rue de Luxembourg.

Nous commençons cette seconde publication sur les cafés et restaurants par l'Avenue de la Gare, terme approprié puisqu'elle était bordée d'arbres, plantés lorsque la route Etalle vers la Corne du Bois des Pendus fut créé par l'Etat vers 1830/40. Cette longue ligne droite fut logiquement l'endroit où s'implantèrent de belles demeures bourgeoises avec muret et jardinet à l'avant et où il fut logique d'implanter des hôtels, des garages... Nous consacrons une large part de ce numéro à l'hôtel Maubacq et à cette famille car leur histoire présente un caractère particulier qui mérite d'être mis à l'honneur.

L'hôtel Maubacq

Lorsque nos aînés évoquent l'hôtel Maubacq, leurs souvenirs se cristallisent principalement autour d'un grand et long bâtiment qui s'étalait le long de l'Avenue de la Gare. Ils se rappellent cet immeuble très animé, particulièrement aux périodes de chasse, lorsque les citadins venaient pratiquer leur « sport » dans nos vastes

forêts. C'était toujours un spectacle haut en couleurs de les voir ramener leurs trophées : sangliers, biches, cerfs, lièvres... dans le grand garage. Après cela, traqueurs et chasseurs pouvaient prendre leur repas à l'hôtel et bien sûr profiter de l'hospitalité d'une vingtaine de chambres confortables. (photo chasse p. 4)

Si ces souvenirs sont encore vivaces chez de nombreux lecteurs, il n'y a malheureusement plus de témoins pour nous transmettre l'histoire du premier hôtel Maubacq, construit à l'emplacement de la Maison Vidrequin fin du XVIII^e, début du XIX^e siècle. En effet, c'est au carrefour de routes très passantes, à savoir, la route Arlon-Ostende (rue de Luxembourg), la route d'Etalle à la Corne du Bois des Pendus, la rue de la Courtière où se greffait encore la route d'Habay-la-Vieille (à l'emplacement du complexe sportif le Pachis en 2025), que fut construite la première auberge et ses dépendances (cfr plans page 2). Nous ne connaissons pas la date exacte de sa construction mais les bâtiments sont présents aux plans cadastraux de 1806 et sur celui de 1841, où l'on cite Georges-Louis Maubacq qui est renseigné comme aubergiste profession encore reprise sur le cadastre en 1844. La grande mare d'eau, située juste en face, qui deviendra plus tard le bassin encadré par les pierres bleues encore visibles en surface aujourd'hui, était aussi désigné par le terme « étang Maubacq » vers la même époque.



Une famille originaire de France

A défaut de connaître la date précise de construction du premier hôtel, nous pouvons la situer vers la fin du XVIII^e, puisqu'il bordait la grande route dite Marie-Thérèse édifée en 1765/67 et reliait Arlon à Ostende. En effet, le premier membre de la famille à s'installer à Habay était originaire de la région de Stenay. Fils de Jean-Baptiste Maubacq demeurant à Torcy et de Marie-Jeanne Formaitre, il naquit à Torcy le 15 juillet 1772, et épousa une Habaysienne, Marie-Elisabeth Bernard, veuve de Jean-François Lacroix, marchande et aubergiste âgée de 31 ans, le 4 fructidor an XII (22/8/1804). Quelques années auparavant, en vertu de la loi du 25 pluviôse an VIII, ce même Jean-Louis Maubacq, ex-brigadier de gendarmerie, avait été nommé maire de la commune en remplacement de Louis Motus, décédé. Il fut installé à ses fonctions de bourgmestre (de maire comme on désigne la fonction dans la région de la Gaume) par Jean-Martin Tschoffen, lui-même maire de Hachy. Le nouvel état français voulait mettre à la tête des villages conquis des hommes de confiance.

Jean-Louis Maubacq fut maire de 1806 à 1815, logiquement remplacé à la période hollandaise après la

Ci-dessous, une des tombes de la famille Maubacq toujours présente dans le côté droit du cimetière, elle mérite d'être conservée à plus d'un titre.



chute de Napoléon. Il fut en conflit avec l'autorité française dès 1814 et s'exila quelques mois à Düsseldorf (mars à novembre 1814) ainsi que le relate ses interrogatoires et son courrier (lettres à sa famille, lettre à Mr le Baron pour intervention en sa faveur) conservés aux archives de l'Etat, à Arlon. Il prit d'ailleurs la nationalité hollandaise en 1821, à l'instar de nombreux habitants des Flandres et des deux Luxembourg. Peut-être peut-on émettre l'hypothèse que c'est à ce moment que Jean-Louis Maubacq a pleinement exercé, avec son épouse, le métier d'aubergiste.

Après son décès, sa veuve poursuivra son activité commerciale ainsi que l'attestent deux articles de la presse officielle luxembourgeoise (équivalent du Moniteur Belge, actuellement) où on peut lire l'annonce de la vente publique de coupes extraordinaires de bois communaux (11 mars 1830) et la vente publique du château dit Châtelet-Bas avec ses dépendances (9 juin 1830).

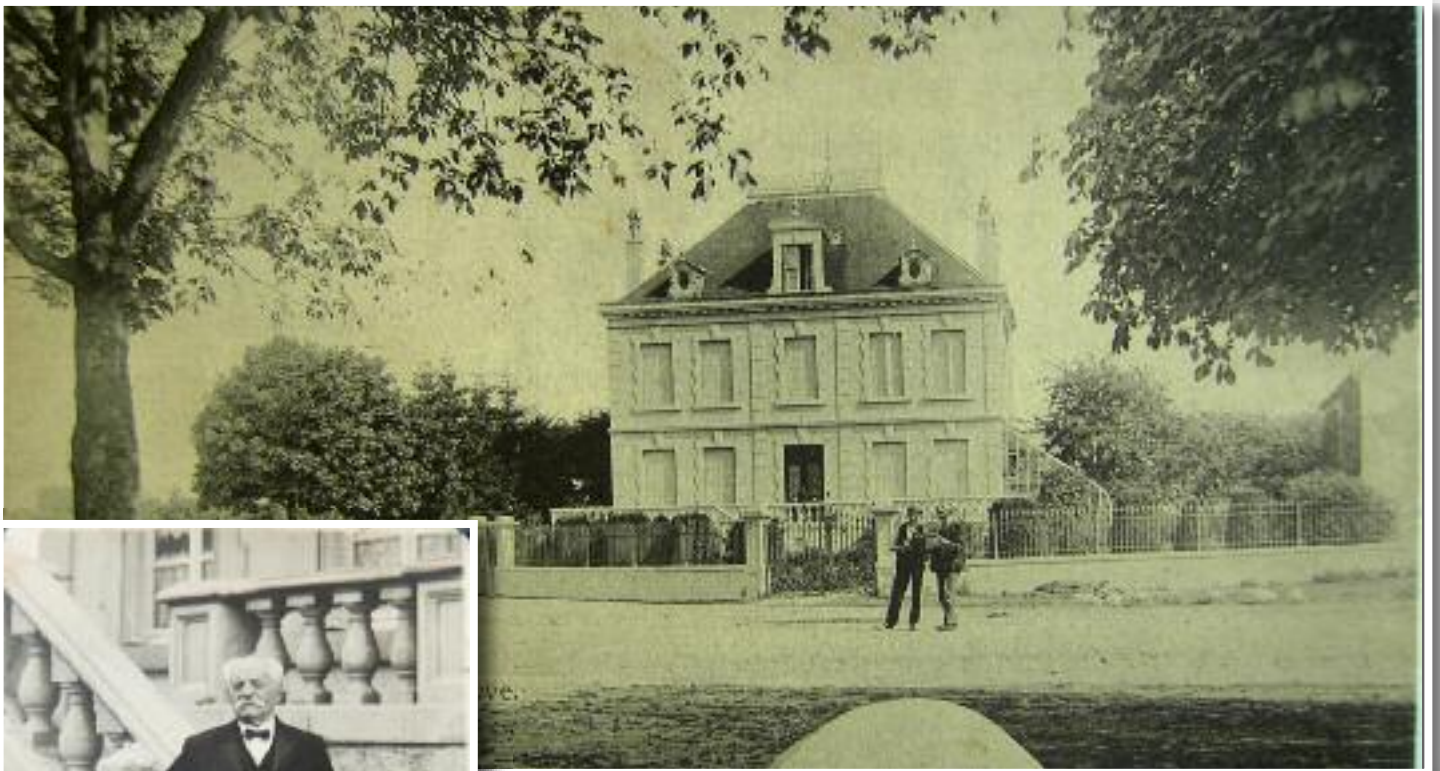
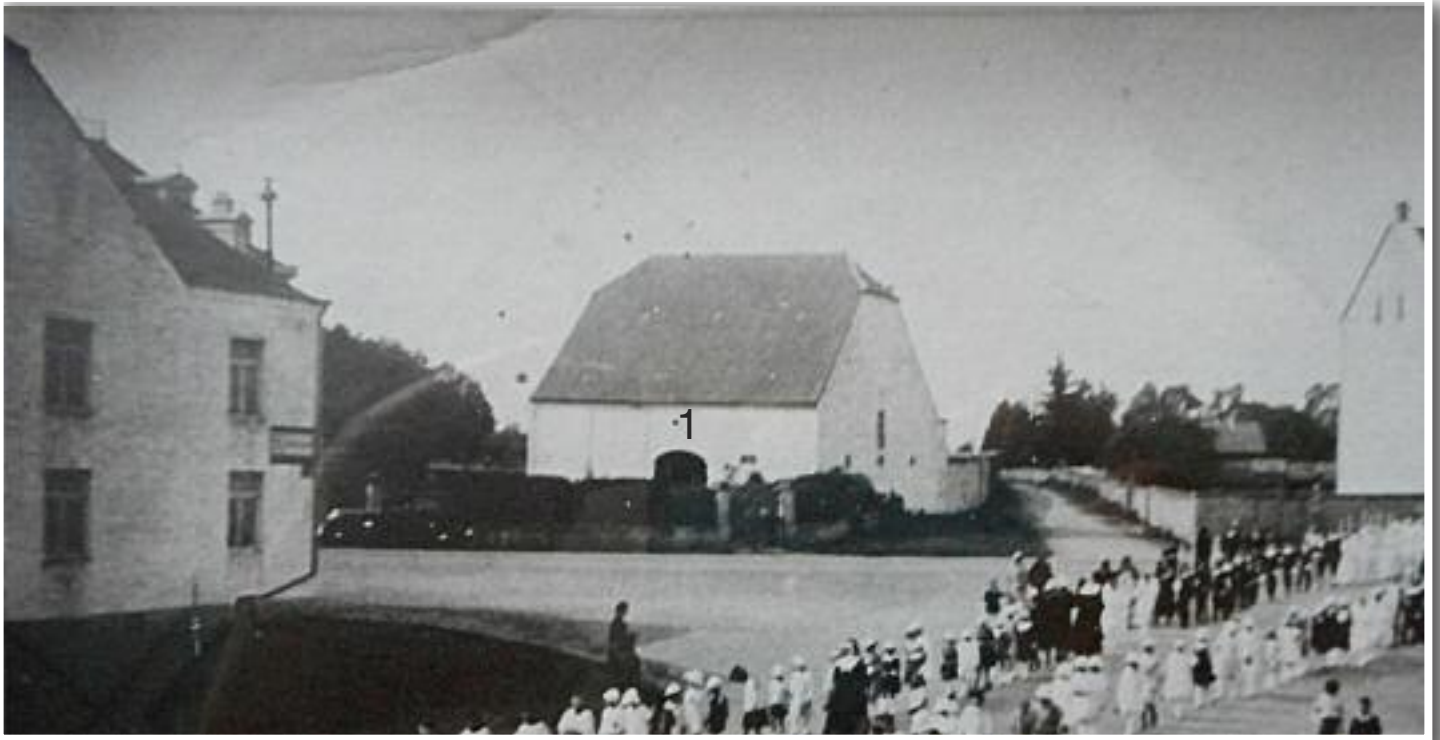
Il y a une trentaine d'années, on m'avait remis des notes manuscrites rédigées par Louis Hinckels (né à Habay en 1870 et décédé en 1967) qui avait couché par écrit ses souvenirs et ceux qu'évoquaient ses grands-parents sur le village au XIX^e siècle, voici ce qu'il avait écrit à propos de l'hôtel : « *C'était la halte principale pour le courrier désignée par arrêté gouverne-*

mental. S'y arrêtaient également les équipes des « hauts rouliers », appellation donnée à des conducteurs de chariots spécialement conçus pour le transport du charbon de bois. Ces chariots étaient dénommés par les régionaux « bènes » et devenaient parfois le berceau roulant des poulains. »

Ce témoignage confirme qu'une importante partie de la clientèle était constituée de transporteurs et de voyageurs utilisant la malle-poste (cfr photo ci-dessous, la malle poste remise en service dans les années 50 devant le café du Nord à Arlon) qui faisait arrêt à cet hôtel. Outre le bâtiment abritant les chambres qui fut abattu lorsque la famille Vidrequin acheta les lieux (voir plus loin), il y avait un grand bâtiment comprenant grange et écuries, (il existe toujours, c'est le magasin de seconde main Boutik en 2025), ce qui permettait de nourrir et de laisser reposer les chevaux.

L'activité hôtelière était encore importante dans le village durant tout le XIX^e siècle car Habay, du fait de ses industries sidérurgiques, avait employé une foule de transporteurs qui véhiculaient sur les routes qui en ont conservé la trace dans leur toponymie (chemin des mineurs, vouye des crasses, kolhenweg ou chemin du charbon...), du minerai, du charbon de bois, de la fonte, des bois de scierie puis avec l'ouverture de la gare en 1859, des engrais, des chiffons pour la papeterie et bien sûr du papier exporté dans le monde entier (lire





Ci-dessus, tout en haut, une vue du carrefour de la rue de Luxembourg et de la rue de la Courtière. Là se greffait une autre route qui rejoignait Habay-la-Vieille avant que la rue de Neufchâteau et celle de la rue de la Libération ne soient créées. C'était un emplacement idéal pour y installer un hôtel avec un grand bâtiment pour y remiser les voitures des voyageurs comme en témoigne la porte de grange encore présente sur cette photo. (1)

Ci-dessus, une vue de la Maison Vidrequin qui fut construite en partie à l'emplacement du premier hôtel Maubacq . Celui-ci devait se situer un peu en avant, là où il y a le petit parc et le muret grillagé.

Monsieur Faldony Vidrequin avait «fait fortune» à Paris où il avait ouvert une grande brasserie près du magasin «le Printemps». Revenu à Habay, il s'est fait construire ce bel immeuble d'allure citadine qu'il paracheva en construisant le perron à l'avant (en piteux état en 2025), la serre à droite et un grand jardin d'agrément, entièrement muré qui se prolongeait rue de Luxembourg.

la gazette consacrée à la papeterie du Pont d'Oye). A l'instar des camions qui aujourd'hui pullulent sur les autoroutes, notre village grouillait de chariots, charrettes, « bérés »... et fournissaient ainsi du travail à nos forgerons, bourreliers, charrons... La tradition veut d'ailleurs que certains d'entre eux, travaillaient précisément à l'étang Maubacq devenu le bassin de la future Grand-Place en 1868 et qu'ils trempaient dans l'eau les roues de charrette afin de les refroidir et ainsi que les bandages en fer se resserrent. Monsieur Hinckels indiquait aussi dans son témoignage que la mare qui servait d'abreuvoir à vache avait aussi comme autre utilité le « dessevage » des planches de hêtres que l'on plongeait dans l'eau pour une durée de 5 à 6 mois.

L'hôtel devait donc tourner à plein régime. Dans le descriptif du cadastre qui doit dater de 1845 présent aux archives de l'Etat à Arlon, il est indiqué à propos des immeubles du village que ceux « *de la 2eme classe se composent de maisons d'aubergistes, assez étendues, commodes et bien entretenues. Leur situation la plus avantageuse de l'endroit leur donne une valeur supérieure à celle des autres maisons. Elles renferment 11 à 12 places dont quelques cabinets. La 3e classe, comprend des maisons de brasseurs et d'aubergistes situés sur la route, d'une construction solide ayant 4 places avec cabinet au rez-de-chaussée et autant à l'étage. Elles sont également bien entretenues.* » L'hôtel Maubacq devait probablement faire partie de la 2eme classe.

Le premier hôtel Maubacq est remplacé par la maison Vidrequin

En 1889, nous observons au cadastre que la partie comprenant l'hôtel est détruite. Deux ans plus tard, Monsieur Vidrequin qui avait fait fortune en exploitant un grand restaurant à Paris, désire s'implanter dans ce beau coin de Habay, rachète le bien, ne conserve que les écuries et construit, à une dizaine de mètres en retrait de la route une superbe villa qu'il complétera en 1896 en y ajoutant un perron et une grande serre à droite de la façade. Monsieur Edouard Maubacq n'arrête pas son activité d'hôtelier et s'installe alors rue de la Chapelle, à l'emplacement de la maison actuelle de Robert Louppe, ancien local de l'Emulation. En 1844, ce grand bâtiment appartenait à François-Joseph Bailly, il fut vendu en 1849 à Jean Schréder-Derhet négociant puis devint la propriété de Edouard Louis Maubacq en 1888, qui outre la fonction d'hôtelier était également receveur communal.

Une famille de Bourgmestres

Jean Muller qui était spécialiste des généalogies des grandes familles du village avait publié quelques informations sur cette famille originaire de France. Le couple Jean-Louis Maubacq et Marie-Elisabeth Bernard eut plusieurs enfants :

Jeanne-Elisabeth (1806-1861), née le 2 thermidor an VIII qui épousera Jean Tschoffen, notaire à Neuf-château le 24/10/1825

Anne-Rosalie (1807-1876) : née le 2/9/1807 qui épouse le 21/02/1828, Jacques Joseph Henri (1802-1874), brasseur, né à Tintigny.

Jean-Baptiste (1810-1872), né le 6/3/1810 qui sera militaire puis, comme son père, bourgmestre de Habay-la-Neuve de 1853 au 5 juillet 1872.

Georges-Louis (1816-1887), né le 23 juillet 1816 qui épousera Ludvine Thierry (1818-1887) de Vance.

Auguste Louis Prosper (1813-1832) né le 24/7/1813 et décédé le 25/4/1832.

Un de leurs descendants, Edouard Eugène-Louis Maubacq, (1852-1935, couramment appelé Louis Maubacq est le fils de Georges-Louis Maubacq) né à Habay le 17 juin 1852 sera lui aussi aubergiste et bourgmestre de 1896 à 1902. Il exerça également les fonctions de receveur. Il est décédé à 83 ans le 24 mars 1935 (voir souvenir mortuaire). Il avait épousé Victorine Antoine, de ce fait le couple a agrandi la maison familiale dans l'Avenue de la Gare pour y transférer l'hôtel qui avant cela était situé rue de la Chapelle. (voir ci-après).





Ci-dessus, vue de l'Hôtel Maubacq tel qu'ils se présentait au début du XX^e siècle rue de la Chapelle. On observe encore bien l'enseigne, la porte de grange qui devait abriter les chariots et chevaux des voyageurs. L'hôtel ne devait proposer que quelques chambres à l'époque, sa façade était peut-être peinte en rouge comme on le voit sur la photo datant de 1984 . C'était une façon de se démarquer dans la rue (Songez aux auberges du Cheval Blanc ou Noir ou à la Maison Rouge à Martelange). Ci-dessous, deux vues de la salle de l'Emulation qui fut aménagée dans l'ancienne grange pour les répétitions et festivités de cette harmonie.

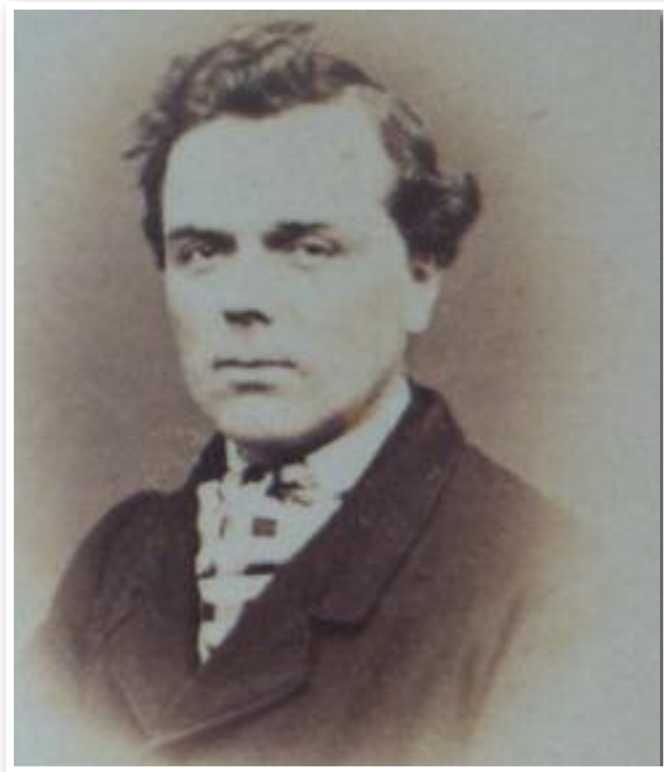


L'hôtel fonctionna à cet endroit de 1889 à 1907. Nous avons quelques photos de l'intérieur, du temps où le local servait pour les répétitions de l'Émulation. Marc Braune qui fut président de l'harmonie se rappelle que lorsqu'ils ont démonté la scène, ils ont mis au jour une glacière à laquelle on accédait par l'étage. Un ancêtre de nos frigos qui permettait à l'hôtelier de conserver certains produits au frais.

L'hôtel Maubacq s'implante ensuite dans l'Avenue de la Gare.

En 1907, le cadastre mentionne un agrandissement conséquent à la maison Antoine, belle demeure construite vers 1840 en bordure de la nouvelle route Etalle à la Corne du Bois des Pendus qui sera plus tard dénommée Avenue de la Gare ou de la Station. C'est une grande propriété qui possède des terrains à l'arrière et qui bordent la rue de la Courtière mais aussi sur le côté droit, vers la maison Gillet construite elle vers 1875. Logiquement Edouard-Eugène Maubacq qui a épousé la fille d'Edouard Antoine (celui-là même qui fut directeur de la papeterie du Pont d'Oye puis secrétaire communal) va transformer et agrandir l'immeuble pour y poursuivre son activité hôtelière.

La maison Antoine était déjà une grosse bâtisse avec un corps de logis flanqué d'une petite remise à gauche et de communs à droite. Vers 1907, d'importants tra-



Ci-dessus, portrait d'Edouard Antoine jeune, il fut le directeur/gérant de la papeterie du Pont d'Oye (voir la gazette consacrée à l'historique de cette usine).

Ci-dessous le début de l'Avenue de la Gare, qui tient son nom des deux allées d'arbres qui bordaient cette route en ligne droite vers Etalle, dite la route la plus droite de Belgique il y a quelques années encore.

Au début de la rue, la maison Humbert à gauche et sa grange ont été abattues pour y construire l'école primaire St Nicolas et à droite, la première maison (Simon) a été détruite lors de l'aménagement du carrefour.



Habay-la-Neuve, Rue de la Station



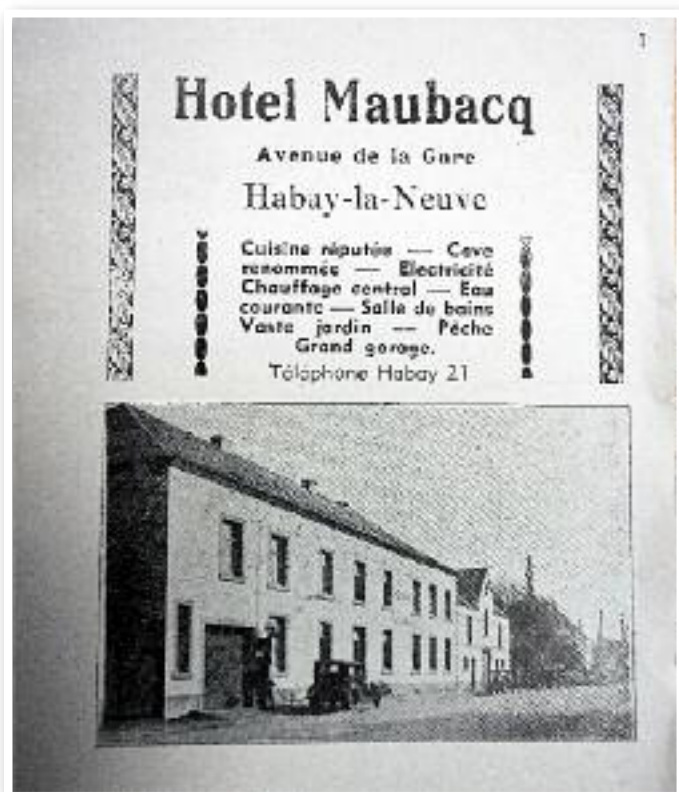
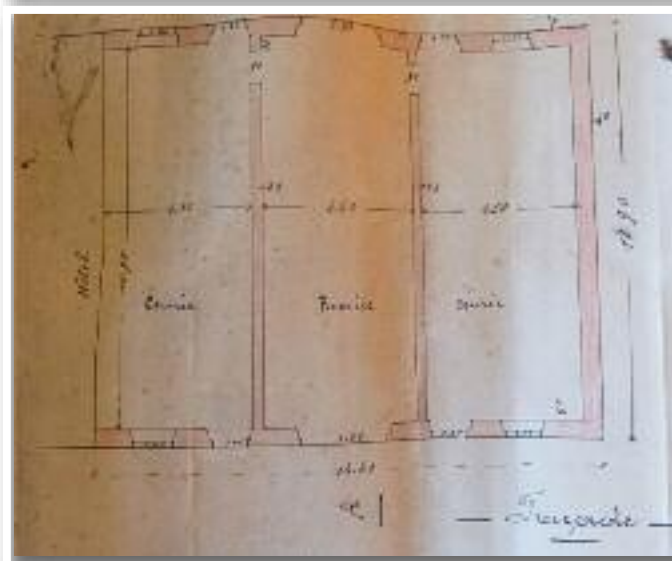
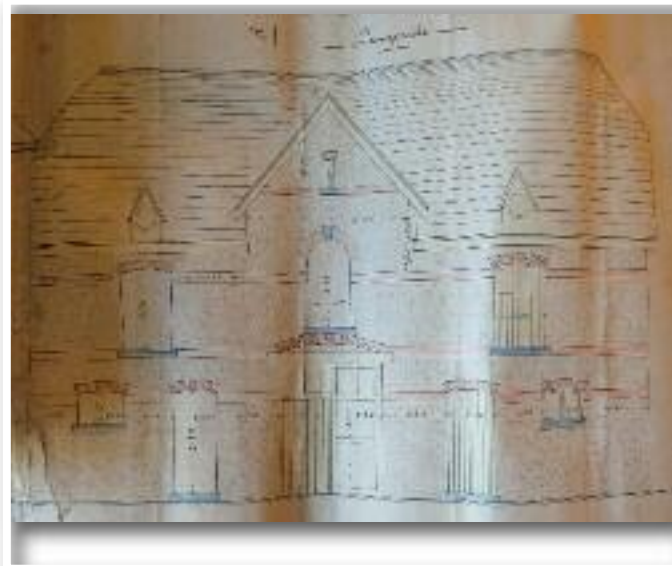
Ci-dessus la maison Antoine telle qu'elle se présentait fin du XIX^e siècle. La famille Antoine avait construit cette belle demeure c'est là que Edouard-Eugène Maubacq, qui a épousé la fille Antoine va aménager progressivement le nouvel hôtel. Sur cette photo on distingue bien les deux parties : à gauche la maison d'habitation et à droite les écuries et fenil. A gauche une petite remise.

Ci-dessous, nous voyons la transformation en hôtel qui s'est effectuée en plusieurs étapes : 1 la partie des écuries est aménagée en hôtel. La petite remise à gauche va être transformée en garage et à droite nous voyons l'annexe qui va servir au départ d'écurie puis sera dédiée au garage des voitures automobiles puis enfin aménagée en chambres supplémentaires en 1949.



vaux sont réalisés et l'hôtel va couvrir l'entièreté de la maison Antoine, des chambres sont créées dans la partie droite et une grande écurie (13,60 m x 14,60 m) sera ajoutée à ce nouvel ensemble. Le style de cette annexe sera quelque peu différent, le toit sera surmonté d'une pointe, la façade décorée par des bandeaux en briques ou en ciment lissé. Cette extension comprend trois parties égales : la partie centrale servira de remise et les deux latérales, d'écurie (4,5 m x 10,9). (cfr plans ci-contre) A gauche, il y a toujours la petite remise mais celle-ci sera bientôt transformée, surélevée afin que le toit soit aligné pour y installer deux nouvelles chambres, ce sera aussi le cas des communs. Ces travaux eurent lieu vers 1907-1910. Tous les bâtiments furent ainsi repris dans le même volume.

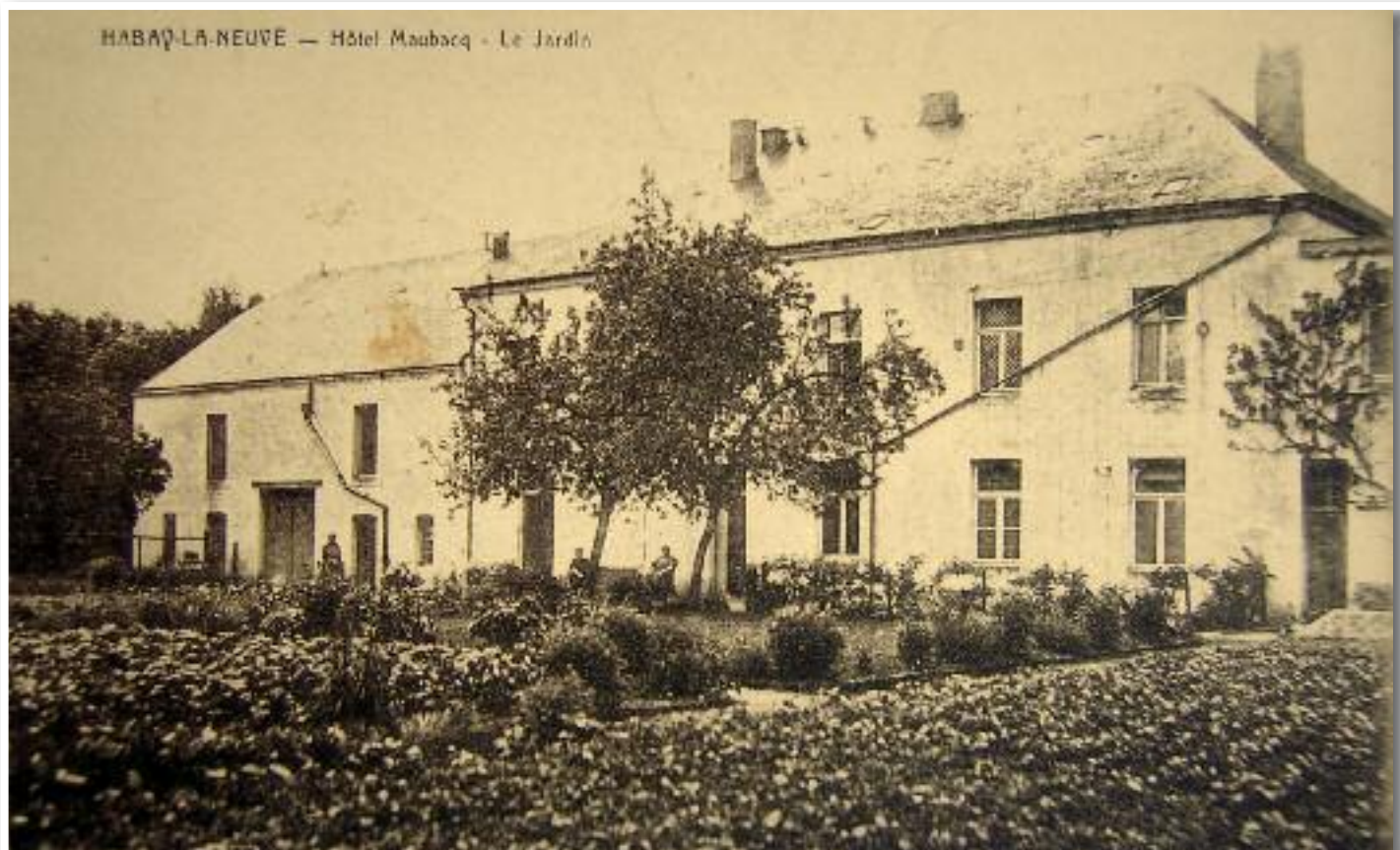
L'hôtel, milieu des années 30, a ainsi pris la forme que nous lui connaissons, une longue façade avec un alignement régulier de fenêtres, le tout présentant une belle symétrie, un respect des proportions, avec des ouvertures de mêmes dimensions avec encadrements à angles droits. Pas de décoration superflue, l'ensemble reste simple et équilibré. Nous n'avons pas d'information sur l'intérieur, mais la tradition voudrait que dans la maison Antoine primitive, l'escalier était composé avec des éléments en fonte réalisés aux usines Florentins de Bologne. Il est toujours présent dans le bâtiment actuel. Les photos de l'arrière et du jardin que nous publions confirment les différentes étapes de construction. Une photo datant de 1934, publiée dans le premier guide touristique de notre village, présente



l'hôtel entièrement rénové. Les calèches ont cédé la place aux automobiles et une pompe à essence (voir photo guide ci-contre) est présente près de l'annexe gauche. La publicité met en avant la cuisine réputée, la cave renommée et bien sûr le confort moderne.

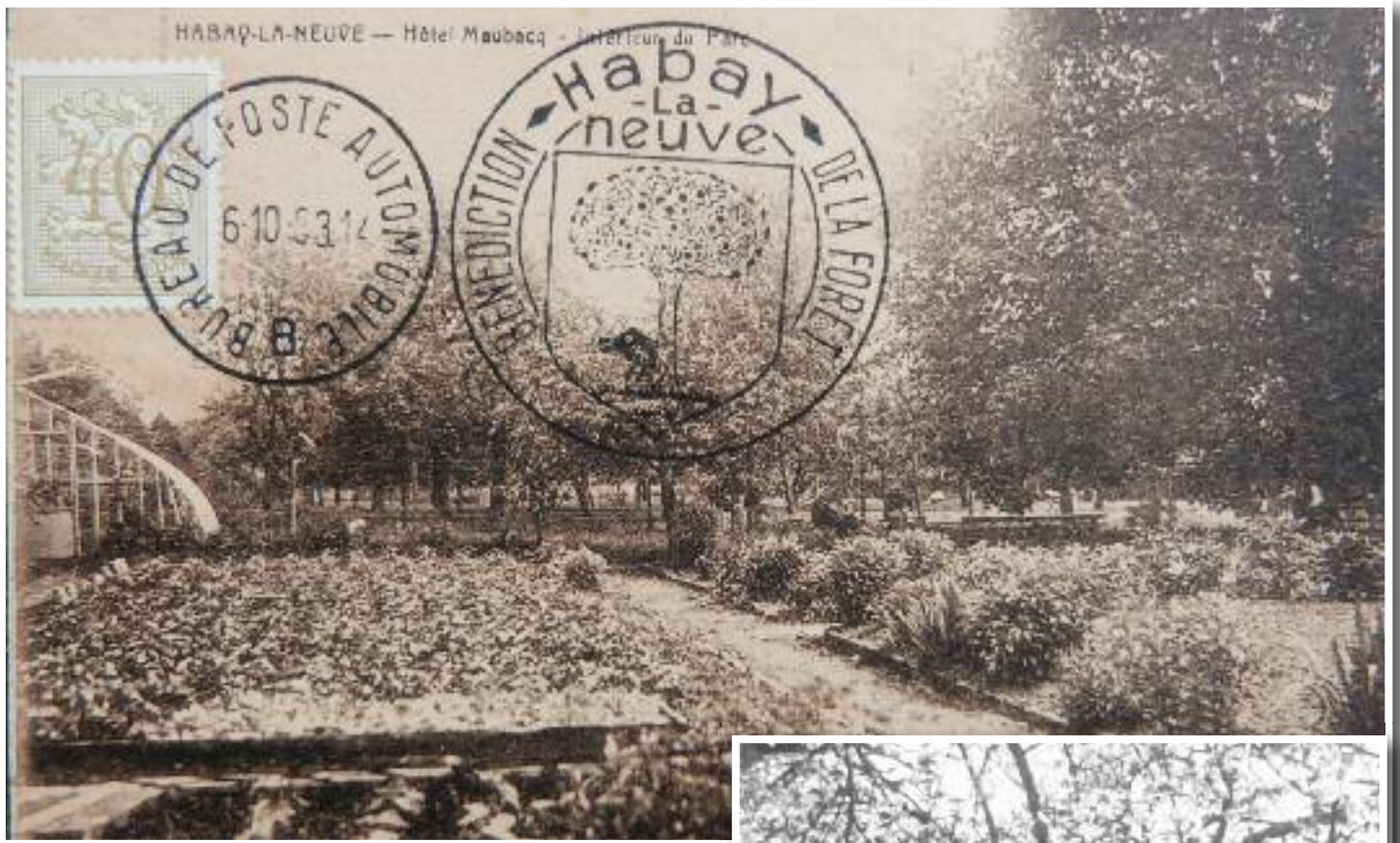


L'hôtel était particulièrement réputé pour sa cuisine, une cuisine bourgeoise comme indiqué sur une publicité qui proposait des plats du terroir. Le gibier devait être à l'honneur en saison, mais la famille Maubacq possédait son propre élevage de



Pages 12 et 13, une série de photos qui nous montrent l'arrière de l'hôtel. Ci-dessus on distingue la grosse bâtisse de la maison Antoine et à gauche l'annexe qui a été construite pour les écuries, bâtiments que l'on distingue toujours ci-dessous. L'arrière qui s'étendait jusqu'à la rue de la Courtière avait diverses fonctions : terrasse, parc arboré, verger et surtout un grand potager avec une serre où monsieur Maubacq produisait une partie des légumes qui allaient servir aux préparations des repas.







Ci-dessus, vue de la pisciculture Maubacq à la Fange Jean Simon, dans le domaine du Pont d'Oye vers Heinstert. Ci-dessous une publicité indiquant au client les différentes variétés de truites disponibles et le mode de livraison.

Établissement de Pisciculture
no 31
FORGE DU PRINCE
MAUBACQ & C^{ie}
HABAY LA NEUVE
Adresser Télégraphes
MAUBACQ - HABAY

Habay-la-Neuve, date de la poste.

Recommandé.

L'ai l'avantage de vous offrir des élevés de différentes espèces de truites pour repeuplement de rivières et d'étangs.

Elevés ayant résorbé leur vessie ombilicale

Elevés de truites communes	le mille, fr. . . .
" " fontinalis	" " fr. . . .
" " arc-en-ciel	" " fr. . . .

Elevés de 6 à 9 centimètres

Truites communes	le cent, fr. . . .
" fontinalis	" " fr. . . .
" arc-en-ciel	" " fr. . . .

Elevés de 9 à 12 centimètres

Truites communes	le cent, fr. . . .
" fontinalis	" " fr. . . .
" arc-en-ciel	" " fr. . . .

Elevés de 12 à 15 centimètres

Truites communes	le cent, fr. . . .
" fontinalis	" " fr. . . .
" arc-en-ciel	" " fr. . . .

Truitelles de 15 centimètres et plus, truites de consommation

	le cent, fr. . . .
	le kilogram, fr. . . .

CONDITIONS GÉNÉRALES
pour les commandes, envois et transports

Pour l'envoi d'élevés et de poissons, des appareils de transport sont mis à la disposition des acheteurs, à la condition que les appareils soient renvoyés franco, gare Habay, dans un délai de 8 jours.

Avec chaque envoi, le destinataire sera avisé par carte postale.

Les prix ci-contre s'entendent, gare Habay. Les frais de transport des poissons dans les appareils, le retour de ceux-ci, ainsi que les frais de route d'un homme qui accompagne les poissons lorsque la distance est longue, sont à charge de l'acheteur. La pisciculture garantit l'arrivée des poissons très vivants à destination, pourvu que l'envoi soit accompagné d'un pisciculteur attaché à l'établissement.

△ △ △

Mes élevés proviennent de reproducteurs sains et vigoureux, — âgés 3 à 6 ans — sont garantis de toute première qualité.

Pour renseignements et visite de la pisciculture, s'adresser à Monsieur MAUBACQ, à Habay-la-Neuve.



truites de rivière et de fontaine. Comme le montrent la photo et le bon de commande, cette pisciculture était établie en amont de l'étang du Prince au Pont d'Oye. (photo pisciculture et bon de commande p14) La clientèle était invitée à pratiquer soit directement la pêche dans l'étang mais pouvait aussi commander des poissons et même se les faire livrer vivants car l'hôtelier mettait à disposition des appareils de transport qui devaient être restitués à l'hôtel dans les huit jours. Le client pouvait acheter des alevins de différentes espèces de truites destinées au repeuplement des rivières et étangs : truites communes, truites arc-en-ciel ou de fontaine par quantité de 1000 pour les petits et 100 pour les plus grosses de 12 à 15 centimètres. La truite fario était la plus appréciée et elle se reproduisait naturellement dans le ruisseau de la Fange. Les installations de la pisciculture furent fortement endommagées par l'armée allemande durant la première guerre mondiale. Albert Maubacq loua aussi durant un certain temps au Baron Nothomb, le grand étang de la Fabrique pour y poursuivre son activité. Adrienne Ledent qui a travaillé à l'hôtel dans sa jeunesse, nous avait raconté qu'elle allait à cette pisciculture accompagnée de madame Antoine et que lorsqu'elles passaient devant les ruines de la papeterie et des trois maisons encore visibles à droite du chemin, Madame Maubacq-Antoine lui indiquait que c'était là qu'elle était née. (cfr photo ci-dessus, ruines des habitations où logeait notamment le directeur de la Papeterie)

Dans les années 30, l'attrait pour le tourisme de proximité et des balades en forêt amenait du monde à Habay, les grandes fêtes, comme le 15 août, voyaient aussi revenir les familles qui trouvaient en l'hôtel un endroit cosy pour séjourner. Dans une publicité datée du 12/12/1935, les propriétaires mettent en avant le fait que l'hôtel dispose « du chauffage central, de bains et eau-courante, du téléphone (N°21) ; en tout 15 chambres. Le prix de la pension est de 30 frs par jour et par personne, déjeuner, dîner, souper, bière à table et chambre comprise ». En plus des chambres, l'hôtel offrait aussi un service de location de voitures et dans le grand parc à l'arrière, une belle terrasse permettait de profiter du « bon air de la campagne ». Dans les années 30, toujours, Albert Maubacq fut logiquement très actif et fonda avec Pierre Nothomb et le bourgmestre de Habay-la-





Ci-dessus, une autre vue de l'hôtel dans les années 30, le nom Hôtel Maubacq s'inscrit en relief sur la grande façade parfaitement entretenue.

Ci-dessus et page suivante, nous reconnaissons Albert Maubacq qui a largement développé l'activité hôtelière mais qui a aussi été un des pionniers du tourisme dans notre village et ce dès 1934, puisqu'il fut à la base avec Pierre Nothomb du premier syndicat d'initiative de Habâ.

On le reconnaît à différents âges de sa vie et page 17, on le voit de retour de chasse avec un gros sanglier posé sur le capot de sa voiture et en-dessous, fusil à l'épaule avec son fidèle chien. C'était une figure du village et il avait accepté en 1964 d'endosser le rôle du chasseur, totalement équipé, pour représenter notre village lors de l'étape du Tour de France.



Vieille, monsieur Jaumain, le premier syndicat d'initiative du village. Ils publièrent les premières cartes de promenade de la région (voir notre gazette consacrée au tourisme et photo du premier guide page 15).

Albert Maubacq, ami de Pierre Nothomb, anima aussi le village en accueillant dans son établissement différents conférenciers dans les années trente et il fit partie du comité de la Bénédiction de la Forêt dont la première édition date de 1937. C'est aussi dans l'hôtel Maubacq que se tenaient de nombreuses ventes publiques de maisons. La famille Maubacq employa plusieurs dames de Habay qui s'occupèrent de l'entretien des chambres, du nettoyage du linge de maison où qui, comme madame Devalle installée rue de Luxembourg, assuraient le repassage. Parmi le personnel, outre Adrienne Ledent et sa maman que nous avons citées, il y avait aussi Marie-Lacroix épouse de Joseph Devillet, fille d'Auguste Lacroix et Mathilde Rion.

L'essor de l'établissement fut arrêté durant la seconde guerre mondiale. L'hôtel fut occupé par des troupes allemandes puis par les armées américaines à la Libération (voir photos p 19). En 1949, monsieur Maubacq procéda à de grands travaux, afin d'équiper son établissement de tout le confort moderne et ainsi de répondre à la demande de touristes désirant séjourner dans des établissements confortables. La partie réservée aux chambres fut encore agrandie et l'on aménagea de nou-





Deux vues de l'arrière de l'hôtel, un groupe d'amis posent pour le photographe Eugène Gavroy. Parmi eux, on reconnaît, ci-dessus, le premier à gauche Louis Maubacq (père d'Albert) et le deuxième homme à droite Albert Maubacq.

Il est probable que ces deux automobiles appartenaient à des clients venus passer quelques jours en vacances, c'était en soit une nouvelle attraction pour notre village car ces clichés doivent dater d'avant 1914, l'hôtel était d'ailleurs recommandé par les organisateurs du circuit des Ardennes.





Deux vues prises devant l'hôtel en septembre 1944. Après avoir dû héberger des militaires allemands durant les quatre années d'occupation, des membres de la famille Maubacq et des riverains sont fiers de poser à côté de leurs libérateurs, des GI américains qui viennent de libérer le village par la rue du Pachis, dont le nom sera changé quelques années plus tard en rue de la Libération. A gauche, on reconnaît Georges Maubacq.





Hôtel Maubacq
 Maubay-la-Nouve
 Le 31 mai 1974

Monsieur le Comte,

Mes parents font partie de votre club
 depuis quelques années et ils ont
 beaucoup apprécié de vous rendre la visite
 annuelle en passant à tout Maubacq
 Le seul problème est que nous ne pouvons
 le faire sans difficulté et par ailleurs je pense que
 nous devrions

Je suis à Maubay la semaine prochaine
 et je serai ravi de vous rencontrer à l'hôtel
 Maubacq pour vous expliquer le projet et
 vous en dire plus. Je vous remercie
 et vous prie de croire à ma haute estime.

velles chambres dans l'ancienne remise/écurie (voir photo). Ce sont les entreprises Ulysse Couset de Virton qui effectuèrent le gros-œuvre, tous les travaux de chauffage et d'installation de sanitaires (63 lavabos, ajout de 2 WC anglais) furent effectués par la société Dethier et Légar de Bruxelles. Le mobilier fut aussi complété notamment 4 lits, 4 garde-robes et des tables de nuit réalisés par la menuiserie-ébénisterie Lallement D de Gérouville. Les travaux d'électricité furent eux confiés à l'entreprise de Jean Muller.

L'hôtel Maubacq était ainsi, au moment où le tourisme allait être dynamisé à Habay, un endroit cosy pour passer quelques jours. Un des registres conservés par la famille, nous donne quelques détails sur les résidents. Ils proviennent entre autre de Tilff, Liège, Bruxelles, Verviers, Jette, Uccle, Ostende mais aussi de pays étrangers : Amsterdam, Rotterdam, Paris, Carcassonne... et exercent des professions libérales : médecin, gérant de société, représentant, attaché de direction... (1973) .

Durant les années 50/60, l'hôtel renoua avec une abondante clientèle, toujours plus dense à la belle saison et en période de chasse. En 1978, l'affaire sera reprise par un nouveau propriétaire, T. Dewez qui changera de nom et désignera l'établissement par « Hôtellerie du Grand Cerf »... En 1979, le propriétaire rappelle dans une publicité que l'hôtel dispose de 19 chambres de confort moderne avec salle de bains, wc privé, téléphone et qu'il y a un grand parking à l'arrière ; mais l'activité cessera dès le début des années 80, et en 1982, l'ensemble des bâtiments est racheté par l'asbl Mes Petits IMP (asbl créée en 1962 à Perwez dans le Hainaut qui s'était implantée en 1978 à Marbehan). Le home se structure et se veut aider les jeunes qui présentent des troubles opérationnels, c'est toujours sa fonction en 2025, mais l'immeuble a encore été agrandi lorsque les responsables ont acheté la maison mitoyenne, ancienne habitation de monsieur et madame Lambert. Aujourd'hui, lorsque l'on observe la grande façade qui s'est historiquement agrandie autour de 4 phases, on peine à se rappeler et à distinguer les anciennes maisons qui la composaient. Heureusement, les photos que nous avons retrouvées et publiées, permettent de mieux saisir cette transformation.



Page 20, diverses vues de l'intérieur de l'hôtel de l'Avenue de la Gare. Les tables sont dressées pour recevoir des groupes, probablement des chasseurs, une clientèle fidèle et qui devait apprécier la décoration constituée d'une multitude de trophées de chasse.

Ci-dessus : une photo qui doit dater de 1949, lorsque l'entreprise Couset procède aux derniers travaux d'agrandissements. Les écuries n'ont plus guère d'utilité et on construit de nouvelles chambres à l'étage dans le prolongement des premières et deux portes de garage sont ouvertes dans le bas pour répondre aux besoins de la clientèle qui se déplace alors majoritairement en voiture.



Témoignage d'Adrienne Ledent. (photo ci-dessous)



La maman d'Adrienne Ledent a travaillé 17 ans à l'hôtel Maubacq et tout naturellement, à la mort de celle-ci, Madame Maubacq a conservé sa fille et l'a engagée aussi à l'hôtel. Nous avons interviewé Adrienne il y a une trentaine d'années et voici ce qu'elle nous

avait confié :

« Il y avait de gros messieurs de Bruxelles, de la haute société qui venaient ici pour chasser. (photo de chasseurs clients de l'hôtel ci-dessus) Ils s'y plaisaient bien, la cuisine était bonne, c'était une cuisine campagnarde, avec des légumes du jardin, des fruits aussi, ils possédaient un grand verger qui allait jusqu'à la Courtière. Les poulets, les œufs, le beurre et le jambon venaient des cultivateurs, des filles du village apportaient aussi des myrtilles, des framboises et puis il y avait les champignons des champs ou des bois en saison. Les touristes se régalaient de cette cuisine, c'était madame Maubacq qui cuisinait mais il y avait deux servantes et un domestique. Il y avait une douzaine de cham-

brées. Au début, comme il n'y avait pas l'électricité dans le village, on utilisait des bougies. Des voyageurs de commerce venaient loger et le soir, on leur préparait un chandelier pour se rendre à leur chambre. On avait des quinquets à pétrole, mais comme cela sentait, on ne les utilisait pas pour les chambres. Le soir, les clients s'attardaient un peu à la salle à manger avant de monter dans les chambres. Le premier hôtel Maubacq où ma maman a travaillé était installé rue de la Chapelle, dans ce qui deviendra le local de l'Emulation. Les écuries étaient à droite, là où sera installée la salle de musique, les clients avaient des chevaux et ils les mettaient dans la grange.

Au début du siècle, on venait avec des charrettes tirées par des chevaux. Le corps de logis était à gauche, il n'a pas changé et n'était pas très grand. Ma maman a travaillé là mais elle est morte et n'a pas travaillé à l'hôtel de la gare,

j'étais petite fille quand ils ont déménagé, je les ai suivis, il y avait deux enfants, Albert et puis Marie. Je me rappelle qu'à l'hôtel de la Gare, il y avait deux beaux portraits de Constant d'Hoffschmidt (portrait ci-contre) et de son épouse parce que le père de madame Antoine avait été directeur à la papeterie du Pont d'Oye. Quand on allait au Pont





d'Oye, nourrir les petits poissons que la famille Maubacq élevait dans des étangs, je me souviens que madame Maubacq me montrait les ruines et m'indiquait qu'elle était née dans une de ces maisons. L'hôtel fonctionnait bien et avait une belle clientèle, je me souviens de Monsieur Graide, un inspecteur des écoles qui venait y loger. Durant les manœuvres (photo ci-dessus), les soldats logeaient dans les greniers mais les officiers avaient des chambres à l'hôtel, c'était l'état-major, des grands messieurs. A l'époque il y avait 12 à 15 chambres qui disposaient d'une cheminée et on pouvait y allumer un feu de bois pour les réchauffer. On leur donnait aussi des chandeliers et il fallait astiquer ces chan-

deliers tous les jours car la cire des bougies coulait, c'était des chandeliers en cuivre, on les rangeait sur des étagères. Il fallait aussi s'assurer qu'il restait des stocks de bougies. Il y a toujours eu beaucoup de monde à l'hôtel. »

Page 22, un groupe de chasseurs qui séjournèrent à l'hôtel . Photo d'Adrienne Ledent et portrait de Constant d'Hoffschmidt (il y en avait un à l'hôtel mais aussi un à la mairie de Habay autrefois).

Ci-dessus portrait d'Edouard Antoine âgé.

Ci-dessous vue arrière de l'hôtel dans les années 50.





Ci-dessus, une vue de l'hôtel dans les années 70, l'alignement des fenêtres est parfaitement respecté et la façade ne laisse plus apparaître les trois parties qui la forment.

Ci-dessous vue de l'hôtel dans les années 30, les voitures automobiles ont bien fait leur apparition, la personne à l'avant est Virginie Louis. A droite l'arrière de l'hôtel en automne dans les années 70.

Page 25, souvenirs mortuaires et aussi exemples de couverts qui étaient incrustés du nom de l'hôtel.
En dessous une autre vue de l'hôtel où l'on voit que les deux annexes sont toujours conservées.



SOUVENIR PIEUX
 †
 PRIEZ POUR LE REPOS DE L'ÂME DE
 MADAME
LOUIS MAUBACQ
 née
Victorine ANTOINE
 pieusement décédée à Hahay-la-Neuve, le 31 mai
 1913, dans sa 57^{me} année, munie de tous les secours
 de la Religion.

—

Insensible à ses propres maux, elle était pour son
 époux et ses enfants un trésor inépuisable de ten-
 dresse et de dévouement, elle ne respirait que pour
 leur bonheur, et sa vie toute entière ne fut qu'une
 longue suite d'abnégation et de sacrifices.

J'ai passé des mois dans les souffrances, j'ai com-
 pté des nuits pleines de douleurs, mais Seigneur, je
 me suis soumise à votre sainte volonté et j'ai été
 consolée.

Mes enfants consolez votre père, pensez à mes
 souffrances, aux soins que j'ai eus pour vous, obli-
 gez-vous à la prière pour le repos de mon âme.

Adieu, cher époux et chers enfants! Adieu vous
 tous que j'aimais tant! Je quitte une terre de misère
 pour un règne de paix.

Doux cœurs de Jésus et de Marie, soyez mon
 refuge. (300 l. d'ind.)

Miséricordieux Jésus donnez-lui le repos éternel.
 (7 ans et 7 quart.)

R. I. P.



Souvenir pieux.
 †
 PRIEZ POUR LE REPOS DE L'ÂME
 de Madame
Georges-Louis MAUBACQ,
 née
**LUDVINE-ROSALIE-FRANÇOISE
 THIÉRY,**
 pieusement décédée à Hahay-la-Neuve, le 25
 janvier 1897, dans sa 68^{me} année de son âge,
 munie de tous les secours de la Religion.

—

Insensible à ses propres maux, elle était pour
 son époux et ses enfants un trésor inépuisable
 de tendresse et de dévouement; elle ne respirait
 que pour leur bonheur, et sa vie toute entière ne
 fut qu'une longue suite d'abnégation et de sacrifi-
 ces.

J'ai passé des mois dans les souffrances; j'ai
 compté des nuits pleines de douleurs; mais,
 Seigneur, je me suis soumise à votre sainte vo-
 lonté, et j'ai été consolée.

Mes enfants, consolez votre père, pensez à
 mes souffrances, aux soins que j'ai eus pour
 vous, obligez-vous à la prière pour le repos de
 mon âme.

Adieu, cher époux et chers enfants! Adieu,
 vous tous que j'aimais tant! Je quitte une terre
 de misère pour un règne de paix.

Doux cœurs de Jésus et de Marie, soyez mon
 refuge. (300 l. d'ind.)

Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos
 éternel. (7 ans et 7 quart.)

R. I. P.

Arles. — Imp. E. J. HARRIS.



Deux Habaysiens au destin hors du commun : Emile Maubacq et Madeleine Antoine



Emile Eugène Victor Maubacq est né à Habay-la-Neuve le 28/1/1862. L'homme connut un parcours de vie tout à fait singulier puisqu'il s'engagea comme commis puis cartographe au Congo. La famille a conservé les lettres qu'il adressait à sa soeur Victorine, dans lesquelles il décrivait la vie là-bas et donnait une série de détails sur son travail. Cette correspondance revêt un véritable intérêt historique car Emile endosse le costume d'ethnographe pour décrire les moeurs qui le fascinent ou l'interpellent, pour évoquer la faune si particulière, la flore. Il pratiquera bien évidemment la chasse aux animaux sauvages et tuera notamment beaucoup de crocodiles qui pullulaient mais surtout dévoraient les Africains imprudents. Nous allons retracer en ces quelques lignes les principaux événements de son voyage qui dura trois années et qui malheureusement fut aussi cause de son décès. Merci à Laurent-Maubacq et Paul Béchet pour le partage des informations relatives à leur famille.

Après d'excellentes études à l'Athénée d'Arlon, Emile Maubacq se fit inscrire à l'université de Gand. Des raisons familiales le ramènent chez lui et il entre alors à l'administration des Ponts et Chaussées. En mai 1888, il prend la décision de partir en Afrique et il offre ses services à l'état indépendant du Congo qui l'engage comme commis de 2^e classe. Le 17 juin 1888, il embarque à 7h30 du matin à bord du steamer le Landana. Il fait partie d'un groupe d'une quinzaine de Belges dont huit d'entre eux débarquèrent au Congo. Le voyage était une épopée en soi, très longue puisqu'il a fallu 25 jours pour atteindre le Congo au départ d'Anvers. Ces bateaux faisaient principalement le commerce entre la Belgique et le Congo. Pour ce voyage, il y avait beaucoup de machines (rails, locomotives) mais aussi des produits manufacturés : tissus, quincaillerie, vins, riz, conserves, 8000 barils de poudre (journal La Meuse du 15/6/1888). L'itinéraire était le suivant : départ d'Anvers, escales à Croix de Ténérife, Las Palmas, Old Calabar, le Congo puis Loanda et Benguela.

Le 13/8/1888, à peine arrivé, il écrit : *«arrivés le 26 juillet à 9h du matin, nous descendions à Boma après avoir passé deux nuits à Bonana. La nourriture est variée, table à l'européenne, je me porte on ne peut mieux, la ville de Bonana est la moins dangereuse du Congo. J'avais un courrier à remettre à un certain monsieur Daron et la première chose que j'ai appris à mon arrivée en Afrique c'est qu'il était mort. Nous sommes ici une cinquantaine de Blancs, c'est-à-dire la moitié de tout le Congo. Je fais office de conducteur des Ponts et Chaussées. J'aurai le droit de dire que j'ai contribué à construire les premières routes à Boma, de toutes nouvelles et nous ne sommes que 3 aux travaux publics. Je commande une centaine d'ouvriers nègres (ndlr le terme était courant à l'époque et n'était pas forcément péjoratif) qui sont très doux. La variole règne parmi les noirs, depuis trois semaines, 4 sont morts et on les brûle au fur et à mesure (pour éviter la contagion) ; les blancs n'attrapent pas l'épidémie des noirs. Dans six semaines, ce sera la saison des pluies pendant laquelle il fait énormément chaud.»*

Il n'est pas anodin de remarquer que dès son arrivée, il fait allusion aux maladies qui frappent soit les colons ou les Africains. De nombreux Belges vont être malades et la plupart vont même mourir, il en fait état mais ne s'inquiète pas trop pour sa santé; par contre il

prend la précaution, lorsqu'il évoque les «cas», de mettre une seconde feuille blanche dans son courrier afin que personne ne puisse lire sa lettre par transparence et recommande à sa soeur de ne pas en parler car l'Etat belge préfère taire ces réalités afin de ne pas refroidir l'ardeur des futurs candidats à l'expédition. Il évoque son ordinaire : *«pour dormir, j'ai un cadre en bois sur lequel est fixée une grosse toile. Là-dessus est un matelas et un oreiller pas bien gros fait en je ne sais quelle espèce d'herbe et là-dessus une couverture. Je commence à m'y faire.»* Le plus dur ce sont les moustiques qui à la période des pluies, pullulent dans la région, malgré la moustiquaire, il est impossible de dormir quand un de ces insectes réussit à pénétrer dans le lit. Il a pris 6 kilos depuis son départ, supporte stoïquement la chaleur (37,5°) et adapte ses moeurs au pays, même si plusieurs faits qu'il décrit le choquent quelques fois (enfermement des femmes nubiles qui ont leur règle dans des cases et on leur badigeonne le visage de terre rouge tant que dure leur indisposition, il a vu aussi des femmes accoucher à même le sol dans des conditions déplorables).

Le 11/9/1888 il écrit que la chaleur est devenue accablante, évoque les morts qui surviennent du fait des maladies mais épingle au passage *«On parle d'une mort qui, si elle est vraie, fera sensation. C'est celle d'un major anglais, Barthelot, qui suivait Stanley. Il paraîtrait que ce major n'ayant plus rien à donner à manger à ses nègres, ceux-ci se sont révoltés et l'ont massacré.»*

Le 15/11/1888, il est arrivé à Bonana et a reçu un courrier d'Auguste Thierry qui a été à la Saint-Roch et a donné la première danse à mademoiselle Anna. Bonana est une station de l'Etat du Congo au bord de la mer : *«c'est le lieu le plus sain du Congo, on se croirait à la mer»* écrit-il le 18/11, mais il annonce aussi le décès de son petit chien, mordu par un serpent. (il en perdra 6 durant son séjour : 3 mangés par des boas, 2 par les crocodiles et un victime d'une insolation). Dans ce même courrier il nous apprend que le steamer «La Belgique» à coulé vis-à-vis de Boma, il pense qu'on va le renflouer.

Son objectif est de venir 4 fois au Congo, à chaque fois pour une durée de trois ans. Il a quitté Habay à 26 ans et envisage que vers 40 ans en comprenant les temps de repos entre deux expéditions, il pourrait revenir à Habay et vivre de ses rentes.

Il va être affecté à Léopoldville et il sera attaché au capitaine Jungers originaire d'Arlon afin de cartogra-

phier la région entre Bonana et Maladi (lettre du 22/6/89). *«Le capitaine est une charmante personne. Je mène la vie dont je rêvais. Tous les jours partir, planter une tente une fois à une place une fois à une autre; enfin une vraie vie de nomade; voir beaucoup de pays et attacher son nom à une oeuvre de première importance, la carte du Congo.»* Dans ce même courrier, il signale qu'Emile Grévisse de Habay arrivera au Congo au moins d'août et annonce aussi l'arrivée de Camille Janssen, (57 ans) comme gouverneur, il cite aussi deux nouveaux morts: le sous-lieutenant Puttenils et le sous-officier van der Els respectivement au Congo depuis 1 et 2 mois ce qui porte à 10 le nombre de morts depuis le 1er janvier. Il reçoit des lettres d'Habaysiens et cite Auguste Vachet (il était horloger et habitait rue de la Creux) et Eléonore Marchal qui lui ont annoncé le mariage de Florence Eppe et bientôt de la Lisa Maillet.

Dans son courrier du 3/7/1889, il est fier d'annoncer qu'en plus de la carte du Congo, il s'occupe aussi d'astronomie. *«Quand nous allons un peu loin, nous prenons deux fusils et un revolver, tant pour nous défendre, le cas échéant contre les noirs, que contre les animaux hippopotames, serpents, crocodiles».* Il indique que le départ du lieutenant Grévisse ne se ferait plus, ce dernier s'étant rétracté lorsqu'il a appris le nombre de morts, par contre, il y a bien des missionnaires, très gentils et très tolérants qui sont présents.

En plus de ses courriers, il reçoit et envoie également des colis. Dans ceux-ci, il expédie quelques curiosités: des nattes indigènes, des paniers, des orchidées et s'émerveille devant la qualité de l'artisanat africain.

Un roi d'un village lui a fait cuire 4 oeufs et un poulet *«je crois que c'était le meilleur poulet que j'ai mangé depuis que je suis à Boma».* Ce même roi lui a offert un petit chien (peut être celui qui pose à ses pieds sur la photo de la page 26).

Le 4/8/1889, il écrit de l'île de Bouliko où il travaille pour le moment, une petite île située à quelques kms de Mateba : *«le pays que nous parcourons est tout à fait nouveau pour moi. Il a d'ailleurs un tout autre aspect. Tandis que Boma et la terre ferme qui l'entoure ne se composent que de montagnes nues, les îles de cette partie au contraire sont en partie plates et couvertes de forêts impénétrables.»* Son travail de cartographie avance à grands pas et il précise avoir terminé le cours du fleuve sur une distance de 25 km. *«Nous nous occupons d'astronomie car il est de toute nécessité de bien connaître la position de certains astres pour déterminer un méridien et par là*

même la position de certains points.» Lorsque le fleuve Congo est en crue, il déborde à tel point qu'il leur est impossible de faire les relevés.

Le 7/7/1889, après deux mois, il est enfin rentré à Bonana et annonce la venue de Baptiste Glésener (Glaesener) de Châtillon. Dans 8 mois, il reprendra le bateau pour enfin rentrer en Belgique. Il signale qu'à son retour, il est susceptible de recevoir une ou l'autre décoration pour la qualité du travail qu'il a effectué ici.

Le 12 septembre 1890, il est heureux d'annoncer qu'il a rencontré un ancien client de l'hôtel, un nommé Hese, voyageur de commerce et indique *«j'ai appris avec plaisir le prêt de 25.000.000 de francs que la Belgique a fait à notre Roi car il est certain qu'il n'y a plus qu'une affaire de temps pour que le Congo devienne colonie belge et ce sera un avantage pour nous tous qui sommes ici.»* Plus tard, le 10 octobre, il informe sa soeur que la délimitation (la cartographie) est terminée et qu'ils peuvent envoyer leur rapport à Bruxelles. Depuis que l'Etat a consenti le prêt de 25.000.000, il arrive de plus en plus de Belges, 25 à 30 à chaque steamer (bateau à vapeur).

Dans sa lettre du 15/2/1891, il annonce son prochain départ. Mais il a des problèmes de santé, une bronchite qui a mal tourné, le médecin qui l'a soigné a attendu



avant de le laisser prendre le bateau *«j'aurai eu le sein gauche au vif pendant 3 semaines, on change l'emplâtre deux fois par jour, cela fait mal mais que veux-tu, il le faut»*. Le médecin lui a prescrit de la morphine, de l'iode et il a pu être soigné à temps car s'il avait pris le bateau directement, il serait déjà mort.

Le 29 avril 1891, il rentre en Europe. Quatre semaines auparavant, il avait été nommé sous-commissaire de district mais comme on l'a vu, le climat africain avait sérieusement ébranlé sa santé.

Le 5/1/1892, il est à Gembloux et annonce sa guérison. Mais cette bonne nouvelle ne sera que de courte durée. La société des voyageurs de commerce de Liège annonça son décès dans le journal la Meuse du 18/02/1892 en ces termes *«Lundi ont eu lieu à Habay-la-Neuve, les funérailles de M. Emile Maubacq, sous-commissaire de district et décoré de l'étoile du Congo. Il y a quelques mois nous annonçons le retour de Monsieur Maubacq à Habay après 3 ans en terre congolaise. L'intrépide jeune homme qu'ont aimé tous ceux qui l'ont connu, était en route, son congé terminé, pour retourner au continent noir, quand il tomba malade. C'est le 12 du présent mois, qu'Emile Maubacq est mort, il n'avait que trente ans.»*





Madeleine Antoine

Descendante de la famille Antoine et donc d'Edouard Antoine bien connu de nos lecteurs puisqu'il a été employé à la papeterie du Pont d'Oye et est devenu en quelque sorte son directeur quand elle fut reprise dans la société de l'Union des Papeteries (voir notre gazette consacrée à cet historique), Madeleine est née à Bâle en Suisse en 1898. Elle était la fille de Jules Edouard Antoine (1866-1922) et de Louise Jequier (1873-1960).

En 1918, elle était revenue dans sa famille et logeait à Habay, probablement à l'hôtel Maubacq. A cette même époque, notre village qui venait d'être libéré était littéralement envahi par des troupes françaises qui y séjournèrent durant de longs mois. Parmi celles-ci, il y avait, chose particulière, de nombreux aviateurs. Cela s'explique par le fait que notre village avait abrité à partir de 1916 un terrain d'aviation puis dès 1917, une usine de montage d'avions allemands qui était installée dans d'immenses hangars construits à la fin de la rue du Paquis (rue de la Libération), dans les champs de la ferme Mathieu (lotissement dit du «Châchis» Thomas et Piron en 2025).

Parmi les aviateurs venus à Habay figurait Pierre Martin, membre de «L'Escadrille des Cigognes» (voir article page suivante). Ces hommes étaient chargés de venir prendre possession des dizaines d'avions bi-plans abandonnés par les armées allemandes. C'est dans ce contexte que Pierre Martin fit connaissance de cette jeune fille blonde. Ce fut ce que l'on appelle communément un coup de foudre puisque les deux jeunes gens vécurent ensemble; Madeleine suivit son amoureux en Allemagne puis en France et ils se marièrent à Strasbourg quelques mois plus tard. De leur union naquirent Christian, l'aîné puis Jacques Martin le



25/9/1921. Ce nom de Jacques Martin doit certainement vous rappeler quelqu'un, puisqu'il n'est autre que le célèbre auteur de bande dessinée dont celle d'Alix est la plus connue.

Sur les photos, nous voyons le couple Pierre Martin et Madeleine Antoine à leur mariage puis Madeleine et son fils Jacques à Obernay dans les années 70. Pierre Martin qui continua sa carrière dans l'aviation civile mourut malheureusement dans un accident de prototype d'hélicoptère le 19/12/32. Un décès qui marqua le jeune Jacques qui d'ailleurs rendra hommage à son père dans une autre bande dessinée à succès celle de Guy Lefranc. Peu d'Habaysiens étaient au courant de ce lien de parenté entre un auteur de BD connu mondialement et une jeune habaysienne, issue d'une famille qui a un passé intimement lié avec notre localité comme nous venons de l'évoquer.



Avec Martin, quel bouquin !



Les métamorphoses d'un visage : Alix en 1948, 1955, 1962 et 1976.

1918, la fin de la guerre. Pierre Martin, de la glorieuse « Escadrille des Cigognes », est le premier pilote français à se poser en Belgique, plus précisément à Habay-la-Neuve. Tous les habitants se précipitent. Parmi eux, une jeune fille belge dont la mère était Suisse... Ils se marièrent et eurent deux enfants, à Strasbourg, Christian d'abord, ensuite Jacques, né le 25 septembre 1921 aux alentours de treize heures.

Jacques Martin donc (pas celui de la télé, une bonne fois pour toutes : celui de la Bédé), le « père » d'Alix, le créateur de Lefranc, le scénariste plus récent de J'hen et Arno, le long collaborateur du studio de Hergé ! L'heure est décidément aux grandes monographies ; celle que voici n'aura rien à envier à ses devancières. Mais l'heure est aussi à Martin ; en l'espace de quelques semaines, il s'est offert un premier Alix en version originale (entendez : en latin, « Spartaci filius », chez Casterman), un excellent premier livre d'Arno sur superbes dessins de Juillard (« Le pique rouge », chez Giénot), une exposition à la Sorbonne (avec statue d'Alix grandeur nature), une distinction fort officielle (la distinguée médaille française de Chevalier des Arts et des Lettres).

Et voilà « Avec Alix », chez Casterman, qu'il signe avec Thierry Groensteen. Autant d'hommages rendus à ce « Franco-Belge » qui porte, avec Hergé et Jacobs, « l'école de Bruxelles » au sommet du panthéon à bulles. Autant de consécérations célébrant par conséquent rigueur de l'intrigue, précision documentaire, fluidité et lisibilité du récit, vérité historique, enfin ce « pathétisme théâtral » que Groensteen préfère justement à l'expression réductrice et péjorative d'académisme.

« Avec Alix » compte trois (bons) moments. Le premier retrace la vie de Martin. Il parle à la première personne du singulier, mais c'est Groensteen qui a réécrit, au terme d'une longue série d'entretiens. Suivent toutes les étapes de l'œuvre, par album, rédigées suivant le même processus. Enfin, une brève étude de « l'imaginaire martinien », dont la dimension épique cède la première place, au fil du temps, à la dimension tragique. Mémoires par procuration ponctués d'une analyse thématique, le livre de 210 grandes pages est évidemment rehaussé d'une riche iconographie : quelque trois cents dessins, croquis, planches et illustrations diverses.

Intelligent et somptueux, l'ouvrage ne pouvait pas être bon marché. Mais les fans de Martin, dont la fécondité a retrouvé un nouveau souffle, ne

manqueront pas de casser leur petit cochon à économies le plus jalousement préservé.

Avec Forest, l'hydragon

Beau et solide livre d'aventures grand-public que l'auteur de *Barbarella*, Jean-Claude Forest, l'invité d'honneur du dernier *Angoulême*, édite chez Casterman sous le titre initiatique « **Enfants, c'est l'hydragon qui passe** ». L'hydragon ? Une drôle de péniche avec sa verrière en forme d'oiseau. Le petit Jules est aux commandes, son papa Henri (plus copain balourd que père) à la réalisation, et Boris l'original au cœur de l'énigme : Boris est cet exilé pourchassé venant d'un carré de terre coincé entre le Danube et la mer Noire.

Il y a donc la rupture avec la mère, la fugue puis l'enfance, l'intrigue venue d'ailleurs que ne peuvent imaginer les bateliers de Conflans-Ste-Honorine. Ça commence comme « *Poil de Carotte* », ça continue du côté de « *L'île mystérieuse* », puis on navigue entre le mélo et le suspense. Non sans subtilité : les personnages sont forts quoique proches, le récit est dense quoique bavard, la narration est tougueuse quoique lente. Et on attend impatiemment la suite : « *La croisière du jeudi fou* ». Comme dit Forest lui-même, en postface, « Que l'enfant tout à son plaisir ne connaisse jamais la menace du mot Fin » !

En deux mots

« **Le transperceneige** », dans les « *Romans (A Suivre)* » de Casterman. Jean-Marc Rochette au dessin choc, le collaborateur de Mandryka pour la série « *Anodin Inodore* ». Jacques Lob au scénario poisson, co-auteur de « *Superdupont* ». Une sorte de transibérien en mouvement perpétuel, où se déchirent les seuls rescapés, purs ou corrompus, esclaves ou dictateurs, de la glaciation qui déssole la planète. Même ferroviaire et après-cataclysme, le huis clos d'enfer, c'est toujours les autres.

« **Le guépier** », de Daniel Ceppi, chez Casterman. Ou la réédition en couleur, après sortie confidentielle en 1976 chez les *Humanoides associés*, du premier album du jeune Genevois, selon une formule éprouvée par ceux qui ne sont pas tout de suite à la mode. Un casse qui tourne mal, la poisse qui s'accumule : comment Stéphane est lancé dans la grande aventure, et comment Ceppi commence à figer la ligne hergérienne.

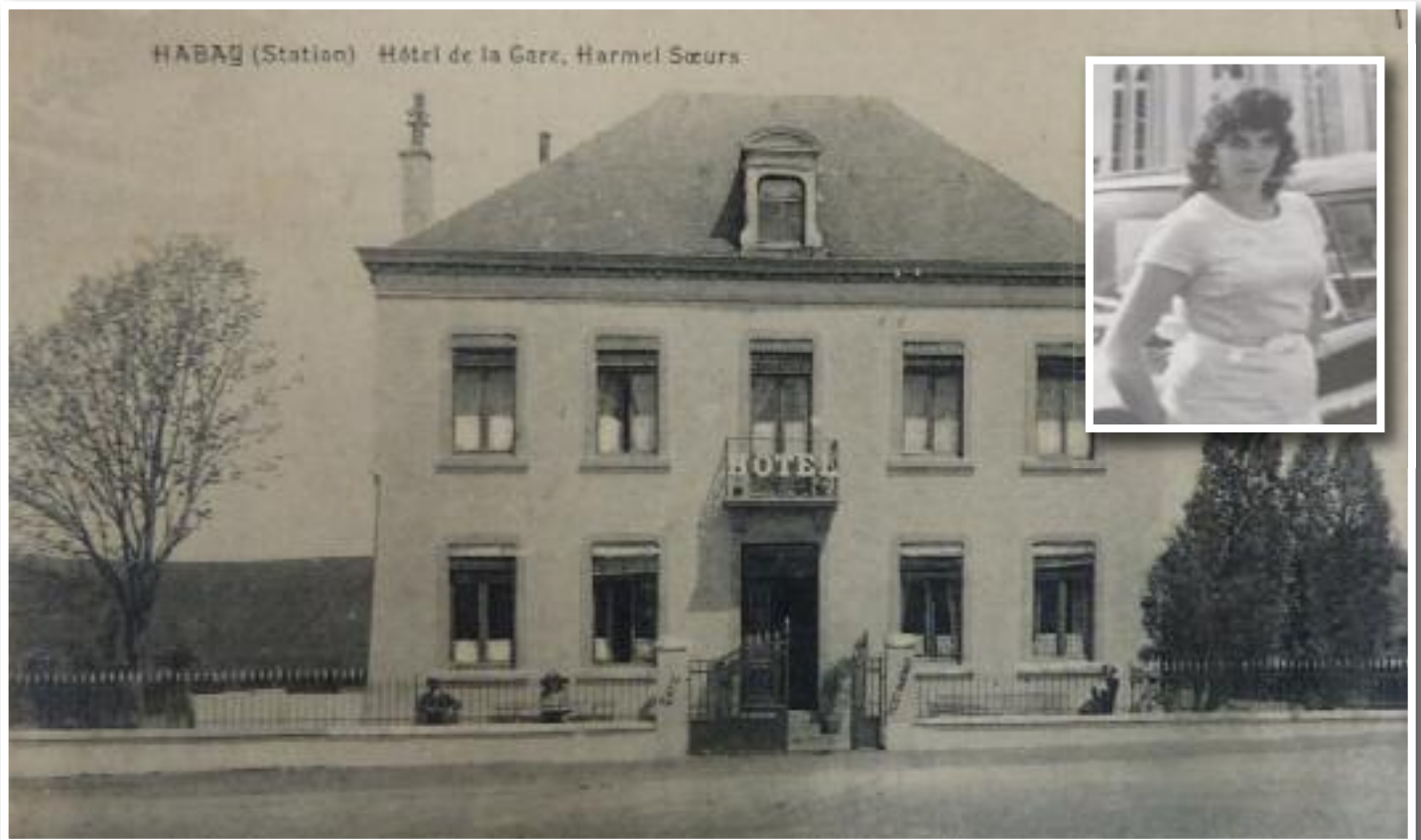
POPOL

A.E. 22/2/84



Comme on le voit sur cette photo du 20 novembre 1918, avec l'arrivée des troupes françaises dans Habay-la-Vieille ou encore ci-dessous où la foule s'est rassemblée à la Grand-Place de Habay-la-Neuve pour saluer au passage le Maréchal Pétain qui se rendait au château du Châtelet, nos villages ont accueilli à bras ouverts des centaines de soldats français qui ont séjourné ici et y ont fêté l'armistice avec la population. C'est dans ce contexte de réjouissances que Pierre Martin a fait connaissance avec une jeune Habaysienne revenue de Suisse, Madeleine Antoine.





Le Café Schaak puis Harmel

Ce café, idéalement situé en face de la gare, fut également un hôtel. Parmi les premiers propriétaires, il y eut au début du XX^e siècle la famille Schaak, ensuite il fut tenu par Maria et Eugénie Harmel. L'endroit était évidemment très fréquenté par la clientèle de la SNCB, tant par les voyageurs que les ouvriers.

Les propriétaires avaient construit juste à côté un vaste garage destiné à abriter les vélos des personnes qui utilisaient ce moyen de locomotion pour se rendre à la gare. Le dépôt était payant, les cyclistes recevaient une souche qui leur permettait de récupérer leur bicyclette au retour du train. Le tarif était peu élevé, 2 francs dans les années 50. Lorsque le café fut mis en vente en 1946, l'annonce passée dans le journal l'Avenir du 20/5/1946, précisait l'existence de ce grand garage pouvant contenir 3 autos et de 80 à 100 vélos. (voir photo page 31)

Signalons qu'Eugénie Harmel a hébergé clandestinement de 1943 à 1944 dans son hôtel José Michiels, agent de transmission radio. Après avoir reçu une formation en Grande Bretagne, il avait été parachuté en Belgique muni de son poste émetteur. Eugénie se chargeait de transmettre des informations sur les convois de trains allemands qui passaient en gare. A la Libération, comme elle connaissait l'allemand, elle a accompagné les GI américains en Allemagne, elle

reçut d'ailleurs un grade dans l'armée américaine (cf photo). Par la suite comme tenancier, il y eut la famille Lucas, puis Lebon. Madame Lebon (photo ci-dessus) avait pratiqué des courses à vélo ce qui lui avait valu le surnom de « La pédaleuse ». Comme tenancier il y eut aussi Félix Lebon Verscheure.



Habay-la-Vieille, — Hôtel de la Gare



Diverses vues du café de la Gare. Ci-dessus, Eugénie Harmel en habit militaire lorsqu'elle reçut la décoration pour ses actes de résistance durant la seconde guerre. Le café de la gare était très fréquenté, on voit ici monsieur Lucas et aussi un groupe réuni lors d'un mariage.





Chez Cornet (ancienne ferme Starck, auberge du Vivier en 2025)

Le bâtiment (1 sur la photo ci-dessus) était déjà mentionné comme étant un café appartenant à monsieur Courtois dans un acte de vente notarial vers 1879. Par la suite, monsieur Cornet qui était cultivateur, tint lui aussi café mais en parallèle à son activité agricole. C'était bien logiquement le lieu de rendez-vous des ouvriers du chemin de fer et des voyageurs. Les deux activités à savoir la tenue rigoureuse de la ferme et la vente des boissons ne se déroulaient pas forcément d'une manière harmonieuse et lorsque monsieur Cornet déménagea après 1914, le propriétaire de la ferme et des terres, Monsieur Baudrux, interdit que l'on y tint encore café. La ferme connaîtra différents propriétaires et les derniers, la famille Starck, vendirent les bâtiments à l'Auberge du Vivier qui les démolit (photo page suivante en août 2015) pour y construire l'aile Les Hirondelles qui abrite des appartements pour personnes âgées.



Chez Grosjean (photo ci-contre à gauche)

Face à la gare, juste à côté du café Harmel, un autre établissement s'est lui aussi implanté pour bénéficier du passage des usagers de la ligne de chemin de fer. Il fut construit plus tard puisqu'il n'est pas présent sur les cartes vues avant 1915 (cf photo page 35 où seul l'hôtel Harmel est présent). Monsieur Grosjean assurait aussi un service de taxi.



Ci-dessus, vue du quartier de la Gare au début du XXe siècle. Si l'on voit bien l'hôtel Harmel, juste en face de la station, nous remarquons que le café Grosjean n'est pas encore construit. Ci-dessous, destruction de l'ancienne ferme Starck, anciennement café Cornet et ferme, qui est aujourd'hui remplacée par la nouvelle aile du home Le Vivier.





Chez Lagarmite

Cet immeuble, construit vers 1863, abrita très tôt un café, tenu par madame Duparque (ci-dessous 1 sur la photo on voit encore l'écriteau café, page 37 le garage a été construit). D'origine française, elle était toujours élégante et bien habillée ; de ce fait les gens du village l'avait surnommée la « Poupe » autrement dit la Poupée. C'est elle qui ramassa le casque du premier soldat allemand tué au Haut d'Etalle (St Benoît en 2025), l'officier Charles von Bredow abattu par les soldats français, venus en éclaireurs, le 9/8/14. Après la première guerre, la famille Duparque a quitté Habay pour Paris et elle fut remplacée par les Martiny dont le père était garde particulier au château de La Trapperie. Ensuite, il y eut les Fortemaison mais le café fut surtout connu lorsqu'il fut repris par M. et Mme Lagarmite qui y bâtirent juste à côté un garage vers 1922. (Louis Lagarmite était d'origine française, né à Villerupt le 19/10/1906, son épouse Jeanne Gérard, également originaire de Villerupt était née le 11/02/1908). C'était en soi une excellente idée et un atout commercial.

La rue de la gare, principale artère du village, était un endroit particulièrement indiqué pour y installer un atelier de réparation et un service de pompe à essence Esso. C'est d'ailleurs une caractéristique commune à ce garage et aux autres établissements similaires de cet





Diverses vue du café Lagarmite, à gauche, au dessus, nous voyons une des plus anciennes photos de l'endroit, si le café tenu par madame Duparque est bien présent avec son écriteau, la partie annexe qui deviendra un garage n'est pas encore construite. On voit ci-dessus le garage construit dans le jardin, en bordure de la petite rue Brasseur qui rejoint la rue de la Libération. Ci-dessous deux autres vues du café, on y voit notamment monsieur Lagarmite en habits de travail sur reposer sur un siège de la petite terrasse.



axe du village dénommé aussi rue de la Station : garages Mathieu, Thiry, Ney, Duparque comme nous le verrons un peu plus loin. La partie abritant le garage comprenait en sous-sol deux fosses afin de permettre de travailler sous les châssis. A l'extérieur, il y avait la pompe à essence. Dans une publicité de 1934 il est indiqué : « Garage Louis Lagarmite : huiles, essences, pneus, accessoires. Stock Pneus Michelin – Huile Castrol, Mobiloil. Ouvert jour et nuit et dimanche. Rue de la Station Tél Habay N°32. » Le café avait bien sûr ses habitués, notamment les membres du cercle colombophile qui tenaient là leur local de réunion. Nous avons recueilli beaucoup de photos qui démontrent que le service mécanique tournait bien, monsieur Lagarmite occupa ainsi du personnel. Lorsqu'ils furent plus âgés, M et Mme Lagarmite se lancèrent également dans le commerce des poêles à mazout. Le garage fut repris par la suite par Elie Bertrand d'Etalle, son épouse tenant le café en parallèle. Une publicité de 1966, indique « Garage Bertrand, réparations en tous genres – tous véhicules – entretien ».

Sous le nom de « Café du Garage », il fut repris quelques temps par M et Mme Paul Destrement, l'ouverture officielle eut lieu le 23/8/75 à 23 heures ! Parmi les autres tenanciers, signalons un ancien boxeur, d'origine africaine, Jacques Chinon (photo ci-dessous), le café était alors dénommé Le Tropicana. Le café fut fermé et devint quelque temps le local du club de plongée la Jubarte puis fut repris par Christian Ensch et Alain Thomas qui y installèrent leur imprimerie dé-

nommée Imprimerie de la Rulles de 1987 à 1998. A la fermeture, l'endroit devint uniquement résidentiel.



D'autres vues du café au fil des ans, page 39, l'intérieur du café dans les années 30, une bande de copains pose pour le photographe, ci-dessus, monsieur et madame Lagarmite près de la pompe esso, et ci-dessous on peut voir en 1980 une des dernières vues du café qui fut tenu par Jacques Chinon (photo dans le cartouche) puis devint à partir de 1987 l'imprimerie de la Rulles tenue par Chrsitian Ensch et Alain Thomas)



Café BLOCUS 43 rue de la Gare

Nous avons recueilli le témoignage d'André Guillaume qui évoque dans les lignes ci-dessous, les quelques renseignements utiles sur l'histoire de ce café et de son grand-père paternel qui fut également maçon et a réalisé de nombreuses maisons en schiste à la fin du XIX^e, début XX^e siècle, notamment rue sur la Rulles. Comme pour d'autres cafés, il y avait un bowling à côté de la maison.

Ce sont mes arrières grands-parents , BLOCUS Jean-Baptiste (photo ci-contre) et SCHMIT Henriette , qui ont ouvert et tenu ce café depuis +/- 1875 jusqu'à la moitié de la guerre 1939-1945 .



.Mon arrière grand-père était aussi maçon- entrepreneur, il disposait d'une douzaine d'ouvriers , de 6 ou 7 chevaux ainsi que de charrettes à plateau pour transporter les matériaux et les outils destinés à la construction de maisons individuelles .

Mes arrières grands-parents avaient élevé 4 enfants . Emile qui a fait toute sa carrière à la douane , né vers 1900 et qui avait réussi ses humanités complètes à l'athénée de Neufchâteau . Louise , ma merveilleuse grand-mère qui avait épousé mon grand-père , Camille JACOB en septembre 1922 . Yvonne et Elise , 2 célibataires qui habitaient une petite maison , rue Chantraine (anciennement rue de l'Eglise) .

A cette époque les filles restaient à la maison, seuls les garçons , quand ils pouvaient , faisaient des études . Ma grand-mère me racontait des histoires quant à « leur café » , car dès leur jeune âge , les filles servaient au café et de temps en temps avalaient le petit fond qui restait dans les verres . On servait au café de la bière , du Bols (liqueur sucrée) et du Genièvre .

Ma grand-mère répétait souvent que le café rapportait plus que les maçons . SURTOUT les samedis soir et les dimanches après-midi : moments où des centaines d'ouvriers des usines rentraient depuis la gare SNCB et passaient inévitablement devant le café – avec leur paie – et s'en retournaient parfois « fauchés » . Il n'était pas rare de voir des ouvriers dépenser au café BLOCUS la quasi-totalité de leur paie !

Après la fermeture du café, les 3 filles y ont habité , j'allais chez mes 2 grandes tantes jouer régulièrement : mes grands- parents ayant construit un peu plus loin dans la même rue . Ensuite , vers +/- 1950 la maison a été vendue à Gustave ROBERT , facteur des Postes à Habay-la-Neuve . Au décès de Gustave , un de ses fils a repris la maison . Maison qui était devenue par la suite « la maison LEPERE » .

*Habay-la-Neuve , le 12 août 2025 ,
André GUILLAUME Jr.*

**Liste d'une partie des membres actuels
du groupement Habâ din l'tin, celle-ci évolue au fil
de nos réunions.**

**Régine Adam
Marie-France Angé
Claudine Braune
Roger Camus
Bernadette Claude
Claudine Clausse
Danièle Copus
Marianne Cornet
Jean-Marc Devillet
Christian Fays
Paul François
Arthur Ferauge
Edmée Garant
Jules Gouverneur
Jean Halbardier
Chantal Hénoumont
Rolande Hubert
José et Ginette Istace Késer
Séverine Labarbe
Suzanne Lambin
Josette Legrand
Robert Louppe
Yvonne et Marcel Lux
Madame Martin-Demaré
Gérard Mathieu
Jean-Marie Mertz
Jacqueline Mergaux
Marie-France Meunier
Jean-Louis Moreaux
Sylvie Moris
Marie-Claire Pammers
Jean-Claude Orban
Rachel Oth
Guy Othe
Philippe Salmon
Régine Schmit
Christiane Servais
Albert Thiry
Michèle Thiry
M. et Mme Thomas Gruslin
M et Mme Thomas Bonbled
Chantal Watrissant
Raymond Weynand (+)
Chantal Willame-Niederborn
Sabrina Wuidart
Madame Bosquet**

**Suivez l'actualité sur la page facebook
Habay Autrefois et obtenez gratuitement nos
gazettes en téléchargeant les fichiers pdf sur le site
du Centre Culturel onglet Habâ din l'Tin**

La Gazette de Habâ din l'tin est publiée avec l'aide ,
de la Librairie de Habay
du Centre Culturel et de la Commune de Habay.
INTÉRESSÉ PAR CETTE PUBLICATION ?
N'hésitez pas à contacter
pour Habâ din l'Tin Alain THOMAS
063/42 30 75 ou alain.thomas@live.be